AccueilRevenir à l'accueilCollectionLa correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856Collection1837-1839 : Vacances gouvernementalesCollection1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mariCollection1837 (14 septembre - 5 octobre) Item42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

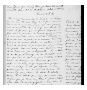
6 Fichier(s)

Les mots clés

Absence, Conditions matérielles de la correspondance, Diplomatie, Discours du for intérieur, Politique (France), Relation François-Dorothée, Vie sociale (Paris)

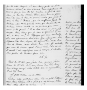
Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)



41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

est une réponse à ce document



42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-09-19
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitQuand je reçois vos lettres, dans le moment où je les lis, je suis si heureuse, si parfaitement heureuse, quee pour cet instant là il me semble que je ne regrette pas votre absence.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°77/107-108

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 157-158, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/109-115

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
42. Mardi 19 septembre 9 heures 1/2

Quand je reçois vos lettres, dans le moment où je les lis, je suis si heureuse si parfaitement heureuse que pour cet instant là il me semble que je ne regrette pas votre absence. Cette impression dure deux minutes, cinq minutes peut-être, & puis le désir, l'ardent désir de vous voir là près de moi, bien près de moi, devient si vifs, il s'empare si entièrement de tout mon être que j'étends les bras, j'appelle mais à voix bien basse, je répète mille fois ces trois petits mots que vous m'avez appris, (oui vous me les avez appris) et un triste, un long soupir finit tout cela, et je me réveille bien complètement pour trouver devant moi une éternelle journée qui ne m'offre plus d'autres ressources que de venir vous redire toujours la même chose de la même manière, et d'une manière si froide que je me suis saisi d'un grand mépris pour mes lettres. Monsieur comme vous m'étonnez en me disant qu'elles-vous plaisent ! Je sais bien qu'elles pourraient vous plaire, mais je n'ose pas vous plaire, et il y a des jours & des moments où cette contrainte m'est insupportable. Dans ce moment surtout, ah si je pouvais vous dire tout ce que j'éprouve. Monsieur quand vous le dirai-je ?
Sera-ce dimanche ou lundi, pourquoi vous obstinez-vous à ne pas répondre à cette interrogation, est-ce que vous méditez quelques iniquités ? Je fis hier avant dîner une très longue promenade avec la petite princesse ; toute l'avenue de Longchamps à pied. c'est presque trop, & j'arriverai très fatiguée au dîner de mon ambassadeur. Il y avait trente personnes à table. M. Molé & l'ambassadeur de Sardaigne furent mes voisins ; ma droite était mieux occupée mardi dernier !
A propos il ne faut pas que j'oublie de vous dire que M. de Brignoles qui s'est vanté à moi de la rencontre dans la cour de l'hôtel des postes m'a dit qu'elle lui avait fait un extrême plaisir. C'est bien plus personnel que celui que vous a causé sa vue. J'aime bien cet ambassadeur, je l'aime beaucoup. Les dîners de M. de Pahlen ne durent jamais moins de deux heures. C'est donc une grosse affaire que les voisins. M. Molé était en train; nous avons causé de tout. Il est dans la plus parfaite assurance sur le résultat des élections. M. Thiers ne fera à ce qu'il parait que traverser Paris, il ira à Lille attendre l'ouverture de la session. M. Salmandy est à Valençay, avec des projets de conquête. On a bien fait sonner hier le retour en

Normandie. Pour m'enlever tout prétexte de crainte, j'ai répondu en riant qu'il faudrait d'abord que j'en eusse ; et puis un instant après, on a cité les quelques jours inexpliqués passés à Paris ; ce qui fait un système de guerre très incohérent qui allait assez comme remplissage des deux heures de dîner mais qui n'ira pas longtemps comme cela. La séance après le dîner fut longue et je suis obligée là de rester la dernière. Cela dura jusque vers dix heures. Il était trop tard pour mon salon.

La petite princesse allait au spectacle la Sardaigne chez Madame de Castellane ; je m'y laissai entraîner je la trouvai couchée. M. Pasquier y vint. Elle fit un récit un peu étrange, & puis M. Molé arriva pour faire le thé comme s'il était dans son ménage ; cela me fit me redresser un peu et je partis. Monsieur cet intérieur là est d'un parfait mauvais goût, je suis fâchée de l'avoir vu ainsi, je me sentis parfaitement déplacée. Je fus dans mon lit hier avant onze heures. Il fait une chaleur excessive j'en souffre. J'aime l'air d'automne et de printemps. Mais le chaud comme le froid me sont insupportables.

J'ai lu à mon déjeuner une lettre de Madame de Dino ; elle me demande si vous irez toujours en nov. à Rochecotte. Elle vous croit sans doute établi à Paris. Elle s'ennuie, elle demande des nouvelles. Je n'en sais pas je n'en demande pas. Je ne suis plus curieuse de rien. Je ne pense qu'à la Normandie, c'est là où je vis, je ne veux des nouvelles que de là. Que me fait tout le reste du monde, il m'importune. Je voudrais vivre dans un bois, un petit cottage, toute seule. J'irais ouvrir la porte deux fois le jour ! Monsieur, j'étouffe de tout ce qui se présente à ma pensée. Défendez-moi de vous écrire, défendez moi de me livrer à de si doux rêves, Venez me défendre tout cela ; ici je vous obéirais ; de si loin je me révolte, je pense si pense ! Ah mon Dieu jusqu'à ce que j'arrive à ne plus savoir ce que je vous dis.

Adieu. Adieu et comment ! Jamais je n'ai tant appuyé sur ce mot. Adieu. Quoique ma lettre ne porte la date que d'une seule heure j'y suis revenu vingt fois. Je vous ai quitté, je vous ai repris, & je ne la ferme que dans ce moment 2 heures. Il me semble que je ne vous fais toute cette inutile explication que pour me ménager le prétexte d'un nouvel Adieu. J'en suis insatiable aujourd'hui. Votre lettre m'a mise dans ce train. Je ne sais pourquoi. Venez donc encore chercher cet adieu de ce côté-ci.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot , 1837-09-19.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/953

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur157-158
Date précise de la lettreMardi 19 septembre 1837
Heure9 heures 1/2
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationVal-Richer
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-

ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

42 /
N°19

Mardi 19 Septembre 9 heures 1/2

Quand je reçois vos lettres, dans le moment où je les lis, je suis heureux, si parfaitement heureux, que pour un instant là il me semble que je ne regrette pas votre absence. Cette impression dure deux minutes, cinq minutes peut-être ; et puis le désir, l'ardent désir de vous voir là, près de moi, bien près de moi, devient si vif, il s'empare si entièrement de tout mon être, que j'étends les bras, j'appelle, mais à temps bien tristes, je répète mille fois ces trois petits mots que vous m'avez appris, (oui, vous me les avez appris) et au bout un long temps je finis tout cela, et je me réveille bien complètement pour trouver devant moi une cruelle pensée qui ne m'offre plus d'autre réponse que de venir vous redire toujours la même chose, de la même manière, et d'une manière si froide, que je me sens saisie d'un grand mépris pour ma lettre. Monsieur comment vous m'étonnez en me disant qu'elles vous plaisaient ! je sais bien qu'elles pourraient vous plaire, mais je n'ose pas vous plaire, et il y a des jours et des moments où cette contrainte m'est insupportable. Dans ce moment instant, ah si je pouvais vous dire tout ce que j'éprouve ! Monsieur quand vous le dirai je ? Sera ce dimanche ou lundi, pourquoi vous obstinez vous à ne pas répondre à cette interrogation, est-ce que vous méditez quelque [illegible] je fis hier avant dîner une très longue promenade avec la petite princesse, toute l'avenue de Longchamps à pied.

c'est presque trop. & j'arrivai très fatiguée au dîner de mon ambassadeur, il y avait trente personnes à table. M. Molé & l'ambassadeur de Sardaigne furent mes voisins; ma droite était moins occupée que ma gauche! à propos il ne faut pas que j'oublie de vous dire, que M. de Brignole qui s'est vanté à moi de la rencontre dans la cour de l'hôtel des postes m'a dit, qu'elle lui avait fait un extrême plaisir. C'est bien plus personnel que celui que vous a causé sa vue. J'aime bien cet ambassadeur, je l'aime beaucoup.

Les dîners de M. de Pahlen ne durent jamais moins de deux heures. C'est d'ailleurs propos affaires que les voisins. M. Molé était en train, nous avons causé de tout. Il est dans la plus parfaite assurance sur le résultat des Elections. M. Thiers ne sera à ce qu'il paraît que très rarement à Paris, il va à Lille attendre l'ouverture de la session.

M. Salvandy était à Valençay, avec des projets de conquête. On a bien fait sonner haut le retour en Normandie pour m'enlever tout prétexte de vanité j'ai répondu en riant qu'il faudrait d'abord que j'en eusse; et puis en restant après, on a été les quelques jours ici, plusieurs passés à Paris; ce qui fait une ruse de guerre très incohérente, qui allait assez comme remplissage de deux heures de dîner mais qui n'ira pas longtemps comme cela.

La soirée après le dîner fut longue et je suis obligée là de rester la dernière. cela sera jusque vers dix heures. il était trop tard pour mon salon. la petite princesse allait au spectacle, la Sardaigne chez Madame de

Castellane, je m'y laissai entrainer. je la trouvai couchée. M. Pasquier y vint. elle fit un récit un peu étrange, & puis M. Molé arriva pour faire le thé comme s'il était dans son ménage; cela me fit me redresser un peu et je partis. Vraiment cet intérieur là est d'un parfait mauvais goût, je me fâche de l'avoir vu ainsi; je me sentis parfaitement déplacée.

Je suis dans mon lit bien avant onze heures. il fait une chaleur excessive, j'en souffre. j'aime l'air d'automne et de printemps. mais le chaud comme le froid me sont insupportables.

J'ai lu à mon déjeuner une lettre de Madame de Dino. elle me demande si vous irez toujours en Nov: à Rochecotte. elle vous croit sans doute établi à Paris. elle s'ennuye elle demande des nouvelles. je n'en sais pas cela était dans ce coin, je cherchais pourquoi. venez donc encore chercher cet adieu de ce côté ci.

je n'en demande pas. je ne tiens plus aucun de rien. je n'espère qu'à la normandie, c'est là où je vais, je ne veux de nouvelles que de là. que me fait tout le reste du monde. il m'importune. je voudrais vivre dans un bois, une petite cottage, toute seule. j'irais ouvrir la porte deux fois le jour! Monsieur j'étouffe de tout ce qui se présente à ma pensée. défendez moi de vous écrire, défendez moi de me livrer à de si doux rêves, je veux, me défendez tout cela, car je m'en abîmerais; et de si loin je me révolte, je pense je pense! ah mon dieu jusqu'à ce que j'arrive à ne plus savoir ce que je vous dis adieu, adieu et comment! jamais je n'ai tant appuyé ce mot. adieu.

quoique ma lettre ne porte la date que d'une seule heure j'y suis revenue vingt fois. je vous ai quitté je vous ai repris, & je calculerai que dans ce moment 2 heures. Mon tendre, je ne vous fais toute cette inutile application, que pour me ménager le prétexte d'un nouvel adieu. j'en suis insatiable aujourd'hui. votre lettre